Pourquoi courez-vous ?

– Faisons la course jusqu'au coin, Ellen !

Annemarie ajusta son gros cartable en cuir sur ses épaules, pour que ses livres de classe se balancent sans à-coups.

– Prête ? dit-elle en regardant sa meilleure amie.

Ellen fit une grimace.

– Non, dit-elle en riant. Tu sais que je ne peux pas te battre, mes jambes ne sont pas aussi longues que les tiennes. On ne peut pas marcher, tout simplement, comme des personnes civilisées ?

Elle était courtaude pour ses dix ans, au contraire d'Annemarie qui était grande et mince.

– Il faut qu'on s'entraîne pour la compétition d'athlétisme de vendredi. Je *sais* que je vais gagner l'épreuve de course à pied cette semaine. Je suis

arrivée deuxième la semaine dernière, mais depuis je me suis entraînée tous les jours. Allez, Ellen, supplia Annemarie, en évaluant d'un œil la distance qui les séparait de la rue Copenhague. S'il te plaît.

Ellen hésita, puis hocha la tête et ajusta son propre sac à dos rempli de livres sur ses épaules.

– Bon, d'accord. Prêts ? dit-elle.

– Partez ! cria Annemarie.

Et les deux filles se mirent à courir sur le trottoir de ce quartier résidentiel. Les cheveux blond cendré d'Annemarie flottaient derrière elle, tandis que les tresses brunes d'Ellen rebondissaient sur ses épaules.

– Attendez-moi ! cria la petite Kirsti, restée en arrière ; mais les deux fillettes ne l'écoutaient pas.

Annemarie distança rapidement son amie, bien que l'un de ses lacets se fût détaché alors qu'elle filait sur le trottoir de la rue Osterbrogade, devant les petites boutiques et les cafés de son quartier du nord de Copenhague. En riant elle contourna une vieille dame qui portait un filet à provisions. Une jeune femme poussant un landau fit un pas de côté pour lui laisser le champ libre. Le coin de la rue était à quelques mètres.

Annemarie leva les yeux, haletante, à l'instant

même où elle atteignait le coin. Elle cessa de rire. Son cœur lui sembla s'arrêter de battre.

– *Halte !* ordonna le soldat, d'une voix sévère.

Ce mot allemand était aussi familier qu'il était effrayant. Annemarie l'avait souvent entendu, mais il ne lui avait jamais été directement adressé, jusqu'à ce jour.

Derrière elle, Ellen aussi ralentit et s'arrêta. Loin en arrière, la petite Kirsti traînait en boudant parce qu'on ne l'avait pas attendue.

Devant Annemarie, il y avait deux casques, deux paires d'yeux fixés sur elle, et quatre lourdes bottes brillantes plantées fermement sur le trottoir, l'empêchant de rejoindre la maison.

Il y avait aussi deux fusils serrés dans les mains des soldats. Elle regarda d'abord les fusils. Puis elle scruta le visage qui lui avait ordonné de s'arrêter.

– Pourquoi courez-vous ? dit la voix cinglante.

Son danois était mauvais. Trois ans, pensa Annemarie avec mépris, trois ans qu'ils sont dans notre pays et ils ne parlent toujours pas notre langue !

– Je faisais la course avec mon amie, répondit-elle poliment. Nous avons des épreuves de course à l'école tous les vendredis, et je veux gagner. Alors je…

Sa voix se perdit, laissant la phrase en suspens. Ne parle pas trop, se dit-elle. Contente-toi de répondre, c'est tout.

Elle regarda derrière elle. Ellen était immobile sur le trottoir, à quelques mètres de là. Derrière elle, plus loin encore, Kirsti continuait de faire la moue en se dirigeant lentement vers le coin. À côté, une commerçante était sortie sur le seuil de sa boutique et assistait à la scène en silence.

L'un des soldats, le plus grand des deux, s'avança vers Annemarie. Elle le reconnut. C'était lui qu'Ellen et elle surnommaient « la Girafe », à cause de sa haute taille et de son cou qui se dressait hors de son col amidonné. Son compagnon et lui se tenaient toujours postés à ce coin de rue.

Il tâta le haut du cartable d'Annemarie du bout de son fusil. La fillette se mit à trembler.

– Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? demanda-t-il d'une voix forte.

Du coin de l'œil, Annemarie vit la marchande se retirer discrètement dans l'ombre de sa porte, hors de vue.

– Des livres de classe, répondit-elle sans mentir.

– Es-tu bonne élève ? demanda le soldat.

Il lui sembla qu'il se moquait d'elle.

– Oui.

– Comment t'appelles-tu ?

– Annemarie Johansen.

– Ton amie, c'est une bonne élève aussi ? demanda-t-il en regardant Ellen, qui n'avait pas bougé.

Annemarie vit qu'Ellen, d'habitude si rose des joues, était pâle, et que ses yeux noirs étaient grands ouverts.

Elle fit oui de la tête en se retournant vers le soldat.

– Meilleure que moi, dit-elle.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Ellen.

– Et qui est celle-ci ? demanda-t-il.

Kirsti arrivait, l'air renfrogné.

– C'est ma petite sœur, dit Annemarie.

Elle tendit la main pour prendre celle de Kirsti, qui, têtue, la lui refusa et la posa sur sa hanche, en un geste de défi.

Le soldat se pencha et caressa les boucles courtes et emmêlées de Kirsti. Ne bouge pas, Kirsti, ordonna Annemarie en elle-même, priant pour que ce bout de chou de cinq ans reçoive le message. Mais Kirsti leva le bras et repoussa la main du soldat en criant :